

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>									

Un hivernage dans les Glaces

-Suite.

Le 1er janvier fut l'un des plus tristes jours de l'hivernage. Le vent était violent, et le froid insupportable. On ne pouvait sortir sans s'exposer à être gelé. Les plus courageux devaient se borner à se promener sur le pont abrité par la tent. Jean Cornbutte, Gervique et Gradlin ne quittèrent pas leur lit. Les deux Norvégiens, Aupic et André Vasling, dont la santé se soutenaient, jetaient des regards farouches sur leurs compagnons, qu'ils voyaient dépérir.

Louis Cornbutte emmena Penellan sur le pont et lui demanda où en étaient les provisions de combustible.

—Le charbon est épuisé depuis longtemps, répondit Penellan, et nous allons brûler nos derniers morceaux de bois!

—Si nous n'arrivons pas à combattre ce froid, dit Louis Cornbutte, nous sommes perdus!

—Il nous reste un moyen, répliqua Penellan, c'est de brûler ce que nous pourrions de notre brick, depuis les bastingages jusqu'à la flottaison, et même, au besoin, nous pouvons le démolir en entier et reconstruire un plus petit navire.

—C'est un moyen extrême, répondit Louis Cornbutte, et qu'il sera toujours temps d'employer quand nos hommes seront valides, car, dit-il à voix basse, nos forces diminuent, et celles de nos ennemis semblent augmenter. C'est même assez extraordinaire!

—C'est vrai, fit Penellan, et sans la précaution que nous avons de veiller nuit et jour, je ne sais ce qui nous arriverait.

—Prenons nos haches, dit Louis Cornbutte, et faisons notre récolte de bois.

Malgré le froid, tous deux montèrent sur les bastingages de l'avant, et ils abbatirent tout le bois qui n'était pas d'une indispensable utilité pour le navire. Puis ils revinrent avec cette provision nouvelle. Le poêle fut bourré de nouveau, et un homme resta de garde pour l'empêcher de s'éteindre.

Cependant Louis Cornbutte et ses amis furent bientôt sur les dents. Ils ne pouvaient confier aucun détail de la vie commune à leurs ennemis. Chargés de tous les soins domestiques, ils sentirent leurs forces s'épuiser. Le scorbut se déclara chez Jean Cornbutte, qui souffrit d'intolérables douleurs. Gervique et Gradlin commencèrent à être pris également. Sans la provision de jus de citron, dont ils étaient abondamment fournis, ces malheureux auraient promptement succombé à leurs souffrances. Aussi ne leur épargna-t-on pas ce remède souverain.

Mais un jour, le 15 janvier, lorsque Louis Cornbutte descendit à la cambuse pour renouveler ses provisions de citron, il demeura stupéfait en voyant que les barils où ils étaient renfermés avaient disparu. Il remonta près de Penellan et lui fit part de ce nouveau malheur. Un vol avait été commis, et les auteurs étaient faciles à reconnaître. Louis Cornbutte comprit alors pourquoi la santé de ses ennemis se soutenait! Les siens n'étaient plus en force maintenant pour leur arracher ces provisions, d'où dépendaient sa vie et celle de ses compagnons, et il demeura plongé, pour la première fois, dans un morne désespoir!

XIV.

DÉTRESSE.

Le 20 janvier, la plupart de ces infortunés ne se sentirent pas la force de quitter leur lit. Chacun d'eux, indépendamment de ses couvertures de laine, avait une peau de bûlle qui le protégeait contre le froid; mais dès qu'il essayait de mettre le bras à l'air, il éprouvait une douleur telle qu'il lui fallait le rentrer aussitôt.

Cependant, Louis Cornbutte ayant allumé le poêle, Penellan, Misonne, André Vasling sortirent de leur lit et vinrent s'accroupir autour du feu. Penellan prépara du café brûlant, et leur rendit quelque force, ainsi qu'à Marie, qui vint partager leur repas.

Louis Cornbutte s'approcha alors du lit de son père qui était presque sans mouvement et dont les jambes étaient brisées par la maladie. Le vieux marin murmurait quelques

mots sans suite, qui déchiraient le cœur de son fils.

—Louis! disait-il, je vais mourir!... Oh! que je souffre!... Sauve-moi!

Louis Cornbutte prit une résolution décisive. Il revint vers le second et lui dit, en se contenant à peine:

—Savez-vous où sont les citrons, Vasling?

—Dans la cambuse, je suppose, répondit le second sans se déranger.

—Vous savez bien qu'ils n'y sont plus, puisque vous les avez volés!

—Vous êtes le maître, Louis Cornbutte, répondit ironiquement André Vasling, et il vous est permis de tout dire et de tout faire!

—Par pitié, Vasling, mon père se meurt! Vous pouvez le sauver! Répondez!

—Je n'ai rien à répondre, répondit André Vasling.

—Misérable! s'écria Penellan en se jetant sur le second, son coutelas à la main.

—A moi, les miens! s'écria André Vasling en reculant.

Aupic et les deux matelets norvégiens sautèrent à bas de leur lit et se rangèrent derrière lui. Misonne, Turquette, Penellan et Louis se préparèrent à se défendre. Pierre Nouquet et Gradlin, quoique bien souffrants, se levèrent pour les seconder.

—Vous êtes encore trop forts pour nous! dit alors André Vasling. Nous ne voulons nous battre qu'à coup sûr!

Les marins étaient si affaiblis, qu'ils n'osèrent pas se précipiter sur ces quatre misérables, car, en cas d'échec, ils eussent été perdus.

—André Vasling, dit Louis Cornbutte d'une voix sombre, si mon père meurt, tu l'auras tué, et moi je te tuerai comme un chien!

André Vasling et ses complices se retirèrent à l'autre bout du logement et ne répondirent pas.

Il fallut alors renouveler la provision de bois, et, malgré le froid, Louis Cornbutte monta sur le pont et se mit à couper une partie des bastingages du brick, mais il fut forcé de rentrer au bout d'un quart d'heure, car il risquait de tomber foudroyé par le froid. En passant, il jeta un coup d'œil sur le thermomètre extérieur et vit le mercure gelé. Le

froid avait donc dépassé quarante-deux degrés au-dessous de zéro. Le temps était sec et clair, et le vent soufflait du nord.

Le 26, le vent changea, il vint du nord-est, et le thermomètre marqua extérieurement trente-cinq degrés. Jean Cornbutte était à l'agonie, et son fils avait cherché vainement quelque remède à ses douleurs. Ce jour-là, cependant, se jetant à l'improviste sur André Vasing, il parvint à lui arracher un citron que celui-ci s'appropriait à sucer. André Vasing ne fit pas un pas pour le reprendre. Il semblait qu'il attendit l'occasion d'accomplir ses odieux projets.

Le jus de ce citron rendit quelque force à Jean Cornbutte, mais il aurait fallu continuer ce remède. La jeune fille alla supplier à genoux André Vasing, qui ne lui répondit pas, et Penellan entendit bientôt le misérable dire à ses compagnons :

« Le vieux est moribond ! Gervique, Gradlin et Pierre Nouquet ne valent guère mieux ! Les autres perdent leur force de jour en jour ! Le moment approche où leur vie nous appartiendra ! »

Il fut alors résolu entre Louis Cornbutte et ses compagnons de ne plus attendre et de profiter du peu de force qui leur restait. Ils résolurent d'agir dans la nuit suivante et de tuer ces misérables pour n'être pas tués par eux.

La température s'était élevée un peu. Louis Cornbutte se hasarda à sortir avec son fusil pour rapporter quelque gibier.

Il s'écarta d'environ trois milles du navire, et, souvent trompé par des effets de mirage ou de réfraction, il s'éloigna plus loin qu'il ne voulait. C'était imprudent, car des traces récentes d'animaux féroces se montraient sur le sol. Louis Cornbutte ne voulut cependant pas revenir sans rapporter quelque viande fraîche, et il continua sa route ; mais il éprouvait alors un sentiment singulier, qui lui tournait la tête. C'était ce qu'on appelle « le vertige du blanc. »

En effet, la réflexion des monticules de glaces et de la plaine le saisissait de la tête aux pieds, et il lui semblait que cette couleur le pénétrait et lui causait un affaiblissement irrésistible. Son œil en était imprégné, son regard dévié. Il crut qu'il allait devenir fou de blancheur. Sans se rendre compte de cet effet terrible, il continua sa marche et ne tarda pas à faire lever un ptarmigan, qu'il poursuivit avec ardeur. L'oiseau tomba bientôt, et pour aller le prendre, Louis Cornbutte sauta d'un glaçon sur la plaine, tomba lourdement, car il avait fait un saut de dix pieds, lorsque la réfraction lui faisait croire qu'il n'en avait que deux à franchir. Le vertige le saisit alors, et, sans savoir pourquoi, il se mit à ap-

poler au secours pendant quelques minutes, bien qu'il ne se fût rien brisé dans sa chute. Le froid commençant à l'envahir, il revint au sentiment de sa conversation et se releva péniblement.

Soudain, sans qu'il pût s'en rendre compte, une odeur de graisse brûlée saisit son odorat. Comme il était sous le vent du navire, il supposa que cette odeur venait de là, et il ne comprit pas dans quel but on brûlait cette graisse, car c'était fort dangereux, puisque cette émanation pouvait attirer des bandes d'ours blancs.

Louis Cornbutte reprit donc le chemin du brick, en proie à une préoccupation qui, dans son esprit sur-excité, dégénéra bientôt en terreur. Il lui sembla que des masses colossales se mouvaient à l'horizon, et il se demanda s'il n'y avait pas encore quelque tremblement de glaces. Plusieurs de ces masses s'interposèrent entre le navire et lui, et il lui parut qu'elles s'élevaient sur les flancs du brick. Il s'arrêta pour les considérer plus attentivement, et sa terreur fat extrême, quand il reconnut une bande d'ours gigantesques.

Ces animaux avaient été attirés par cette odeur de graisse qui avait surpris Louis Cornbutte. Celui-ci s'abrita derrière un monticule, et il en compta trois qui ne tardèrent pas à escalader les blocs de glace sur lesquels reposait la *Jenne-Hardie*.

Rien ne parut lui faire supposer que ce danger fut connu à l'intérieur du navire, et une terrible angoisse lui serra le cœur. Comment s'opposer à ces ennemis redoutables ? André Vasing et ses compagnons se réuniraient-ils à tous les hommes du bord dans ce danger commun ? Penellan et les autres, à demi privés de nourriture, engourdis par le froid, pourraient-ils résister à ces bêtes redoutables, qu'excitait une faim insouvenable ? Ne seraient-ils pas surpris, d'ailleurs, par une attaque imprévue ?

Louis Cornbutte fit en un instant ces réflexions. Les ours avaient gravi les glaçons et montaient à l'assaut du navire. Louis Cornbutte put alors quitter le bloc qui le protégeait, il s'approcha en rampant sur la glace, et bientôt il put voir les énormes animaux déchirer la tente avec leurs griffes et sauter sur le pont. Louis Cornbutte pensa à tirer un coup de fusil pour avertir ses compagnons ; mais si ceux-ci montaient sans être armés, ils seraient inévitablement mis en pièce, et rien n'indiquait qu'ils eussent connaissance de ce nouveau danger !

(A continuer.)

LES FEUX FOLLETS DE LA SORCIERE.

(LÉGENDE RHÉNANE.)

A l'époque dont nous parlons, il y avait plus de trente ans que la remplaçante de la première sorcière s'était établie à l'angle du cimetière et déjà, plusieurs fois, elle avait signalé sa méchanceté, soit en jetant des sorts sur les troupeaux, soit en envoyant des maladies à ceux dont elle croyait avoir à se plaindre.

Personne pourtant n'osait même songer à l'expulser du pays, car par sa puissance magique elle pouvait changer en langue de feu chaque poil de son chat noir, et la nuit on voyait voltiger autour de sa demeure des feux follets de toute couleur, auxquels elle commandait comme une souveraine à ses esclaves.

D'où venait cette femme, quel était son âge, jusques à quand resterait-elle dans le pays ? Autant de questions, autant de mystères. Elle pouvait avoir cent cinquante ans aussi bien que soixante, tant il était difficile de mettre un âge quelconque sur ce visage fane et ridé comme les feuilles que balait le vent d'automne, et sur toute cette personne osseuse et flasque à la fois, aux membres grêles et tremblotants, à la voix chevrotante, au front parcheminé, au nez crochu, et aux lèvres sèches et décorées.

Tous ces symptômes étaient bien assurément ceux de la plus extrême vieillesse, mais ses yeux roux et vitreux d'ordinaire avaient parfois, comme ceux des oiseaux de proie, une fixité et un éclat qui ne se rencontrent que dans la jeunesse, et de faible et cassée sa voix prenait par instant un timbre sec et métallique, comme celui d'un clairon.

On disait, et cela était certain, quoique difficile à se représenter, qu'elle avait été jeune, et l'on ajoutait, chose beaucoup plus difficile à croire, qu'à la jeunesse elle avait joint la beauté.

Les partisans de cette opinion peu vraisemblable ne s'arrêtaient pas en si beau chemin, ils contaient que la belle jeune fille, furieuse de se voir préférer une rivale par un jeune homme du pays qu'elle habitait alors, s'était dans l'excès de sa colère et de sa jalousie, vendue, corps et âme, à l'esprit des ténèbres, pour qu'il lui fournit les moyens de se venger, non pas seulement de celui qui l'avait abandonnée pour épouser la blonde Gretchen, mais de tout le genre humain qu'elle enveloppait dans sa haine implacable : A l'appui de leur dire, ils citaient ce fait, que des témoins dignes de foi avaient vu mettre entre ses mains, au moment où elle lançait ses malélices, un parchemin flamboyant sur lequel se détachait, en caractères sanglants, la signature bien

connue apposée par Satan sur les actes de cette nature.

Ces récits qui faisaient frissonner d'épouvante les plus braves du village, signer les femmes et trembler les enfants, étaient-ils vrais? Nul que la sorcière n'eût pu le dire.

Mais, ce que personne n'ignorait, c'est que depuis l'arrivée de ce monstre dans le pays, la grêle détruisait chaque année les moissons, les vignes mouraient séchées en une seule nuit, la foudre frappait les plus beaux arbres et que d'explicables contagions décimaient les troupeaux.

Aussi les pauvres villageois tremblaient-ils toujours pour les froments verts qui ondoyaient, chargés d'épis, dans la fraîche vallée, et pour les plantureux vignobles, dont les bourgeons gonflés par la sève s'entr'ouvraient sous les rayons du soleil, pour donner passage aux grappes mûrissantes du raisin.

S'ils n'avaient eu à se débarrasser que d'une bande de brigands, eussent-ils été armés jusqu'aux dents, les braves villageois auraient vaillamment marché au combat.

Mais, contre une sorcière dont le regard seul faisait pâlir les troupeaux et dont les mains pouvaient se faire un tonnerre docile de chaque poing de ce chat gigantesque et féroce sans cesse attaché à ses pas, que pouvaient-ils faire?

D'ailleurs elle n'était pas seule, un pacte d'alliance diabolique l'unissait à sa larouche devancière.

Souvent au crépuscule on les voyait passer, se glissant comme deux fantômes le long des buissons, l'une affublée d'une mante noire et hâllons, l'autre drapée dans son suaire ou voltigeant sous la forme d'une flamme aux reflets bleuâtre et à l'odeur du soufre.

Parfois même, les jours de sabbat, dans le silence de la nuit, on entendait d'aigres miaulements, et alors les voisins, assez courageux pour regarder à travers les fentes de leurs volets barricadés, voyaient, du tuyau de la cheminée maudite, sortir et s'élever en l'air la sorcière, à cheval sur son chat maigre et suivie de milliers de langues de feu, prêtes à obéir à ses ordres.

En pareille rencontre, force de bras, bâtons noueux, faux bien allées, les pierres et couteaux, haches et fourches étaient armes inutiles, le mieux était de réciter tout bas des prières et d'attendre patiemment le secours de cet inconnu que nous attendons toujours : l'avenir.

C'est ce que faisaient les habitants du village.

D'autres eussent perdu courage, mais eux avaient confiance dans deux puissants protecteurs, l'un au ciel, saint Wilfrid, patron du cercle rhénan, l'autre sur terre, le vaillant comte Conrad son Kaufungen, leur suzerain.

Le jeune seigneur était aussi loyal, aussi riche et aussi beau que la comtesse était pieuse, charitable, pleine de grâce et de distinction; les paysans le regardaient comme leur père et leur appui; les pauvres la chérissaient comme un ange consolateur.

Descendant tous les deux d'illustres aïeux, dont le blason n'avait jamais été terni par un acte de félonie, ils vivaient unis par les liens d'une affection que le ciel venait de resserrer plus étroitement encore en leur donnant un fils, blond chérubin de cinq ans, aux yeux bleus et purs comme le ciel, au visage plein de douceur et d'intelligence précoce, nimbé d'une auréole de cheveux d'or.

Rien n'irrite les méchants comme la vue du bonheur des bons, la sorcière haïssait donc le comte et sa famille.

L'indulgence du seigneur pour ses méfaits, l'inépuisable bonté de la comtesse et les abondantes aumônes dont ils la comblaient quand elle venait mendier à la porte du château, et lui étant tout prétexte d'animosité, n'avaient fait que redoubler cette haine. Ne pouvant trouver dans le charitable accueil qu'ils lui faisaient un motif à sa haine, elle résolut de se venger de leurs bienfaits, et désespérant d'enlever furtivement l'enfant à sa mère, qui ne le perdait pas de vue, elle essaya sur lui de ses plus puissants maléfices.

Pendant plusieurs mois ils demeurèrent sans effets; une relique suspendue au cou de l'enfant empêchait les charmes d'agir. La sorcière avait beau accabler de reproches et d'injures atroces les feux follets que le pacte signé par Satan mettait sous le pouvoir de cette abominable mégère, elle avait beau menacer ces esprits infernaux de les enfermer pendant cent ans au fond d'un puits ou de les emprisonner dans une tombe, la relique, comme un bouclier invisible, continuait à arrêter leur fureur.

La vieille opposa la ruse à la force. Un jour que, sous les yeux de sa mère et en compagnie de Jehan son frère de lait, le petit comte jouait sur la pelouse du manoir, avec deux grands chiens lévriers, la sorcière s'approcha de lui et lui donna une pomme.

Si attentive que fût la chatelaine, elle ne s'aperçut pas qu'en même temps, avec ses ongles crochus, la mendicante venait de briser un des anneaux de la chaîne auquel était suspendu le précieux talisman.

Elle se contenta de donner une pièce de monnaie à la pauvre et d'ôter le fruit à l'enfant, qui continua à jouer.

Il y avait dix minutes à peine que la repoussante vieille s'était retirée, quand une hideuse chauve-souris vint en trébuchant dans son vol, que la lumière rendait incertain, s'accro-

cher par la patte sous la saillie la plus obscure des machicoulis du château.

Les chiens bondissaient en folâtrant dans l'herbe verte, s'arrêtant parfois, la tête appuyée sur leurs pattes nerveuses, aplaties sur le sol, l'œil fixe, le corps tendu, regardant leurs jeunes maîtres, comme pour les provoquer, puis à leur premier mouvement se relevant soudain comme un ressort qui se détend.

Les enfants poussaient alors des cris de joie en les poursuivant, et l'heureuse mère souriait.

Tout-à-coup, sur le vert tapis, elle aperçut la chaîne d'or qui venait de tomber du cou de son fils et courut pour la lui remettre.

Mais un autre œil surveillait, avec l'attention implacable de la haine, chaque mouvement de l'innocente créature, et la relique avait à peine touché le sol que la chauve-souris, se détachant de la poutre, comme un fruit gâté de la branche, vint effleurer de son aile flasque et crochue la joue rose du petit Georges.

Quand la mère se releva, l'oiseau funèbre avait disparu. L'enfant était un peu pâle et une gouttelette de sang perlait sur son épiderme.

À partir de ce moment, sans aucune maladie apparente, il commença à dépérir; le sourire disparut de ses lèvres flétries, son regard s'éteignit, ses yeux se cercèrent, les couleurs s'effacèrent sur ses joues creusées, et lentement, comme une plante dont un ennemi caché a coupé la racine, il se courba en se flétrissant.

Pour combattre ce mal secret et inconnu, médecins et physiciens accoururent de toutes parts: leur art lut impuissant. Ses parents, au désespoir, essayèrent de le faire voyager, dans l'espoir qu'un changement d'air pourrait lui être favorable. Le mal continua ses progrès. Dans le village on fit des prières publiques. Son père et sa mère distribuèrent d'abondantes aumônes, visitèrent les pèlerinages en renom et répandirent larmes et prières devant les autels: l'enfant s'affaiblissait toujours. Au bout de quelques mois, la vue de cet être malingre et souffreteux eût ému le cœur le plus insensible. Un miracle seul pouvait le sauver, et ce miracle le ciel le refusa à la piété et à l'amour de ses parents.

Enfin sa nourrice se souvint qu'au centre de la forêt Noire habitait un ermite d'une haute sainteté. Sans rien dire de son projet, elle partit un soir, seule, un bâton à la main.

(A continuer.)

Le journal n'a pas paru la semaine dernière; il ne sera pas publié la semaine prochaine non plus afin de nous permettre d'assister à la fête nationale du 24 juin à Québec.

LA FÉE NOIRE.

—Ciel! pensa spontanément Bob. Il est blessé...il est mort!

Et, cherchant parmi les cadavres avec l'alerte et merveilleux instinct du nègre, il ne tarda pas à découvrir son maître étendu sans mouvement aux pieds d'une rachee, dont le large feuillage doré par le soleil italien ressemblait aux riches et chaudes végétations de l'île de France.

Le pauvre nègre s'agenouilla vivement auprès du général, et parvint à lui faire reprendre ses sens.

Mais, hélas! seulement pour quelques minutes.

Car le sang coulait à flots de sa poitrine traversée de part en part par un bis-cayen...Car sa large blessure ne permettait plus aucune espérance!

—Je suis mort...bien mort! murmurait-il d'une voix presque éteinte. Ah...si je pouvais vivre encore...je croirais désormais aux songes! Mais les instants sont précieux...Écoute...Je laisse un enfant...une jeune femme...sans protecteurs, sans amis...il faut que tu deviennes le leur...il faut que tu leur sois dévoué comme tu me l'as été à moi-même...Il faut que tu partes à l'instant pour Paris!

Bob voulut parler...Bob voulut promettre.

Ce n'est pas tout...interrompit l'agonisant qui craignait de ne pouvoir pas même achever. Ce n'est pas tout encore... Les registres de l'état-civil ont été brûlés lors de la prise de Port-Louis par les Anglais. Il ne reste donc entre les mains de ma femme que son acte de mariage pour prouver ses droits à ma succession... Avec cet écrit elle sera riche...Sans cet écrit, ce serait la misère...et...et...garde...précieusement...garde toi-même cet écrit!

—Maître...maître...je vous le jure! sanglota Bob éperdu.

Le général fit signe qu'il voulait parler encore...Mais ces longues recommandations avaient épuisé ses dernières forces. Il ne put donc que balbutier, en se débattant dans les suprêmes convulsions de l'agonie:

—Veille bien...sur les deux pauvres femmes...que je confie à ton cœur...Et plus tard...prio la fée noire...de veiller aussi...sur ma fille...La fée noire!

Et ce fut tout.

Le général d'Apréval était mort!

Un instant le noir demeura béant, pétrifié comme la vivante statue de la douleur.

Puis, après avoir creusé et reconvert lui-même la fosse de son maître, il s'agenouilla pour une dernière et fervente prière, se redressa bientôt avec lenteur, étendit silencieusement la main sur cette pauvre tombe perdue dans la terre étrangère, et éleva en même temps ses grands yeux noirs vers le ciel, afin de le prendre à témoin du solennel serment que venait de prononcer son âme.

Enfin, dans le brouillard même que teignait encore le généreux sang du général d'Apréval, il se tailla un bâton de voyage, et reprit en pleurant le chemin de la France.

III.

A Paris, un spectacle non moins douloureux attendait Bob le noir.

Frappée pour ainsi dire du même bis-cayen que son mari, madame d'Apréval était à son lit de mort.

Et cependant, ce n'était pas ce seul malheur qui eut tué la pauvre mère.

Voici ce qu'elle trouva la force de raconter encore, ou du moins à peu près, au seul ami qui restât à sa fille.

Le général d'Apréval avait eu une sœur, laquelle s'était mariée en épousant un mulâtre.

Dieu bénit rarement les unions mal assorties; ils moururent tous les deux fort jeunes, mais néanmoins en laissant un fils.

Ce fils, enfant encore, avait pour tuteur le frère de son père, un mulâtre d'ore aussi, mais devenu presque blanc par une longue habitation en Europe, et par les soins assidus d'une méticuleuse toilette.

Cet homme se nommait Duval tout simplement, comme son pupille, mais se faisait appeler le baron du Val, s'il vous plaît?

C'était alors l'un de ces fashionables efféminés, l'un de ces beaux de la République et de l'Empire qui paraissent présentement dans les salons, tandis que tout ce qui portait un cœur vaillant se faisait mitrailler aux frontières.

A la nouvelle du glorieux trépas du beau-frère de son frère, monsieur le baron du Val vint trouver sa veuve en pleurs, et lui dit d'abord avec le ton mielleux de la condoléance, unie à la plus outréecuidante fatuité.

—Madame...Il faut établir immédiatement vos droits à la succession du général, ainsi qu'à la pension qui vous est due par l'État. Veuillez donc me remettre votre acte de mariage.—Je me charge de toutes les démarches...Ne suis-je donc pas votre plus proche parent!

Affolé par le désespoir, la pauvre veuve n'aperçut pas le piège, et livra le précieux écrit d'où dépendait toute la fortune tout l'avenir de sa fille.

Le baron du Val aussitôt changea de ton, et reprit:

—Madame...Je veux partager au moins avec vous cet héritage.—Voulez-vous devenir la baronne du Val... Sinon j'ai écarté ce contrat...Le seul qui puisse établir votre position...Et vous n'êtes plus qu'une aventurière sans droits aucuns...et votre fille n'est plus qu'un enfant sans nom!

—Infâme! murmura la pauvre veuve suffoquée par l'indignation.

—I efféchiez-zy...Sans cet acte, que je me garderai bien de vous rendre et pour cause...Mon pupille devint l'héritier de son oncle...et moi l'usufruitier de tout l'héritage du général d'Apréval, jusqu'à la majorité de mon pupille.—Ainsi...

—Hors de chez moi! s'écria madame d'Apréval en tombant brisée de douleur sur un sofa...Hors d'ici...misérable mulâtre!

Le baron du Val recula, l'œil en feu, les poings crispés le visage effrayant de luine.

Et d'une voix pleine d'ironie:

—J'ai l'honneur de vous saluer...Mademoiselle! répliqua-t-il en outrageant encore sa victime. Oui...mademoiselle... Et je vais partir avec mon pupille...Si la misère vous faisait jamais revenir sur votre refus...Ecrivez au baron du Val... à l'île-de-France!

La veuve du général voulut appeler, mais elle n'en avait plus la force.

Et du reste, le voleur était déjà loin.

IV.

Quelques minutes après cette terrible

révélution, la veuve du général d'Apréval expira.

En même temps, un cri s'élevait du berceau placé près du lit mortuaire.

Bob écarta les rideaux.

Jocelyne s'éveilla avec un rire joyeux. Un enfant!

—Allons...sanglota le nègre, c'est moi maintenant qui suis son père!

Bob voulut embrasser la pauvre petite orpheline, qui eut pour de ce vilain visage noir.

—Patience! se dit Bob. Patience cela viendra!

Et, reposant doucement Jocelyne dans son berceau, il songea aux derniers devoirs à rendre à la compagne de son maître.

Lui seul escorta le cercueil jusqu'au cimetière... Un vieux noir en haillons... presque le chien fidèle du convoi du pauvre...ce fut bien triste!

—Heureux en ce qu'il doit rester de l'argent à la maison, se disait Bob, en revenant à pas lents. Eh bien...avec de l'économie...moi d'abord, il ne me faut que du pain...Eh bien...nous verrons!

A la maison, il y avait des huissiers.

Jeunes tous deux, se croyant certains d'un riche avenir, le général et sa femme avaient outrepassé leurs revenus avant le départ pour la campagne d'Italie.

Les huissiers, une fois ressortis du splendide hôtel, il n'y resta plus qu'un berceau.

—Oh! grondait sourdement le nègre. Oh!...je retrouverai cet homme...je le contraindrai à rendre gorge...

Et il courut chez le baron du Val.

Le baron du Val était parti la veille, un matin, pour l'île de France.

Désespéré, éperdu, fou de douleur, Bob erra jusqu'au soir dans les rues de Paris, sans savoir ni où il passait, ni où il allait, mais un moment d'heure en heure:

—Ayez pitié de moi... Bonne fée noire!

Tout à coup, il se sent enfin frapper sur l'épaule.

Il se retourne, il regarde.

Sur sa tête, le porche de Sainte-Genève.

A ses côtés, et pas, au dans l'ombre, une vieille dame qui sort sans doute de l'église, et qui lui glisse silencieusement une pièce de monnaie dans la main.

Une aumône.

Humilié d'abord, Bob eut un premier mouvement pour refuser.

Mais il réfléchit à part lui, et bientôt conclut:

—Au fait... voilà une ressource toute trouvée... Mais mendier... Bah!... c'est pour elle! Et puis, c'est la fée noire qui semble l'avoir voulu... Bonne fée noire, merci!

JOURNAL POUR TOUS

ALBUM LITTÉRAIRE

Publié tous les Jendis à Ottawa, Ont.,
par P. NAP. BUREAU.

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT:

Un an..... \$0.50
Six mois..... 0.30
Un numéro..... 0.02

L'abonnement est strictement payable d'avance.

Toutes lettres, envois d'argent, etc. devront être adressés au sousigné.

P. NAP. BUREAU.

170 1/2 rue Sparks, Ottawa.